
INDIANENSIS UNIVERSITATIS SIGILLUM
LUX
ET VERITAS
MDCCCXX

LA

CONSPIRATION RUSSE

DE 1825

SUIVIE D'UNE LETTRE

SUR

L'ÉMANCIPATION DES PAYSANS EN RUSSIE.

Aleksandr Ivanovich Hertzen

PAR

ISCANDER (A. HERZEN).

Londres.

S. TCHORZEWSKI, 39, RUPERT STREET,

HAYMARKET.

—1858—

LA CONSPIRATION RUSSE DE 1825.

(Extrait du "Bulletin de l'Association Internationale".)

La rédaction de l'*Etoile Polaire* vient de publier chez MM. Trübner & Cie., un ouvrage en langue russe intitulé : *le* 26 *Décembre* 1825 *et l'Empereur Nicolas.* C'est une réfutation assez étendue d'un récit officiel des circonstances dans lesquelles eut lieu l'avénement de Nicolas au trône, récit fait par un secrétaire d'état et *corrigé par Nicolas lui-même:* œuvre ignoble d'un ennuque, et digne d'un rhéteur de Bysance ou d'un préfet Bonapartiste.

C'est pour nous rendre au désir du *Comité International*, qui s'est si fraternellement rappelé de nos martyrs à l'anniversaire du 26 Décembre, que nous avons écrit cet opuscule, résumé serré des principaux faits relatés dans notre ouvrage.

—

I.

La mission historique de la dictature Impériale qui, pendant longtemps, absorba toute l'activité nationale de la Russie, toutes les libertés et franchises, tous les pouvoirs, même ceux de l'église et de la civilisation, approche de sa fin. L'impérialisme, tel qu'il a été organisé par la main vigoureuse de PIERRE I. et développé par CATHERINE II., a fait son temps. Sa clôture a été solennelle — Ce fut lorsque ALEXANDRE I entra à Paris, suivi de ses alliés couronnés, (les mêmes qui se pressaient dans l'antichambre de Bonaparte à Dresde) et qu'il disposa de la couronne de France en faveur des Bourbons, tandis que ses amis disposaient en sa faveur de la couronne de Pologne.

Le rêve de PIERRE I., l'idée fixe de CATHERINE II. étaient accomplis. Qu'avait voulu en effet PIERRE I? — un moule, une forme vaste pour un état fort et aggressif. Il avait voulu avoir à la fois une main dans les affaires de l'Occident et une main dans les affaires de l'Orient. Cette création fondée sur un despotisme révo-

lutionnaire qui niait la tradition etconservait le pouvoir — avait pourtant réussi. Il ne lui manquait qu'une grande épreuve; elle vint en 1812. L'empire allait-il s'écrouler, s'affaisser avec les murs du Kremlin ?—Il résista, et deux ans après ALEXANDRE rentrait en "pacificateur de l'Europe" dans sa capitale incendiée.

Mais il portait sur son visage plutôt la tristesse du triomphe, que l'allégresse de la victoire. Il sentait très-bien que la Russie entrait dans une nouvelle phase, et il sentait aussi les forces lui manquer, à lui, pour le grand travail qui se présentait.

ALEXANDRE n'était pas un homme vulgaire et borné comme NICOLAS. C'est une figure profondément mélancolique. Plein de grandes pensées, il n'arrivait jamais à les réaliser. Méfiant, irrésolu, sans foi en lui-même, entouré d'hommes médiocres ou rétrogrades, il était par dessus tout cela continuellement tourmenté par sa participation demi-involontaire à l'assassinat de son père. Hamlet couronné, il était réellement malheureux.

Pendant la lutte avec Bonaparte il avait encore des élans d'énergie ; mais après la guerre nous le voyons apathique, brisé. Fatigué des obstacles qu'il rencontre dans le mauvais vouloir de son oligarchie bureaucratique, il abandonne de plus en plus les rênes du gouvernement aux mains d'un homme dur, borné, mais à la probité *matérielle* duquel il croyait, ARAKTCHEFF.—C'était un choix de fatigue, de mépris pour les autres, de désespoir.

Ce soldat dur, bilieux, vil et implacable, gouvernait la Russie juste au moment—après la guerre—où toute la société respirant à larges poumons, tendait à des réformes.

Jusqu'à la guerre de 1812 le gouvernement — sauf un accès d'aliénation mentale et de rage du temps de Paul I., — avait été en tête du mouvement. Au moment dont nous parlons, le parti progressif se mit au pas avec lui, le dépassa. La noblesse formait pour ainsi dire le peuple actif, entre le peuple immobile en bas et le gouvernement qui, en haut, s'arrêtait pour tout de bon.

Il était impossible de passer immédiatement de l'agitation d'une guerre nationale au plat mutisme du régime de Pétersbourg, et cela lorsqu'il perdait ce qui lui était resté de force intellectuelle. Cette activité ardente, noyée dans la boue des prévarications et des abus de l'administration, n'avait pour contrepoids que l'autorité d'un ignoble caporal — le comte Araktcheef—armé de verges pour les soldats, et de *lettres de cachet* pour les autres.

Telles étaient les circonstances au milieu desquelles se forma peu-à-peu cette formidable association secrète qui, ainsi que nous le montrerons dans la suite, entrevit la possibilité de renverser le trône de Pétersbourg, et le mit en effet à deux doigts de sa perte.

II.

En Lithuanie, dans le quartier général de la

seconde armée, commandée par le maréchal prince WITTGENSTEIN, deux officiers, deux frères, les MOURAVIEFF, jetèrent, en 1815, les fondements d'une société politique. S'étant liés avec quelques officiers et voyant que l'affaire prenait, ils se rendirent à Pétersbourg pour sonder l'esprit de la Garde impériale. Ils y trouvèrent plus que de la sympathie, ils reconnurent dans les régiments des germes de société, des groupes d'officiers tout prêts à se réunir à eux : preuve incontestable que le temps était venu pour une grande réforme politique.

Toutes ces associations vinrent se confondre dans la société MOURAVIEFF, et il est facile d'expliquer pourquoi la société provinciale eut le dessus, et pourquoi les officiers de la Garde se réunirent aux officiers de la Ligne, au lieu de les attirer à eux. Bientôt après la fondation de la société MOURAVIEFF, les conjurés firent connaissance d'un aide-de-camp du Maréchal, colonel d'un régiment de la Ligne, N. PESTEL. Il entra immédiatement dans la société, et, de ce jour, il en devint le centre, l'âme. Grâce à lui, les aspirations vagues, les tendances libérales eurent un but, une détermination pratique : sa grande figure domine toute la conspiration ; elle est grande même dans les venimeux récits de la commission d'enquête.

Républicain ardent et révolutionnaire déterminé, il n'impose, ne précipite rien. Il agit avec une prudence, une retenue admirables. Il ne cherche qu'à mieux organiser l'association. Il lui donne un réglement, la centralise. Con-

naissant bien la conscience encore timorée de ces jeunes gens nobles, dévoués,—mais à peine éveillés aux idées politiques, il leur accorde que la grande affaire serait de limiter l'arbitraire du Czar.

Dans les fragments—cités par l'enquête—de ses entretiens avec les autres, il est impossible de ne pas admirer et son tact et la richesse de ses moyens. Concédant aux uns qu'une Constitution à l'Anglaise serait très-bonne, dès qu'un interlocuteur émet des doutes, il ajoute que, quant à lui, il préférerait la constitution américaine qui, dit-il, convient à tout le monde et non pas seulement "aux Lords et aux marchands ;" du reste il pense que si on pouvait imposer une Charte à l'Empereur, ce serait déjà un grand progrès; puis, en quelques mots, il fait entrevoir, parmi les éventualités possibles, la mort de l'Empereur. Il doute de la possibilité de forcer, par la seule pression de l'opinion publique, un maître absolu à céder une partie de son pouvoir. Il fait voir que ce n'est que par la force qu'on y parvient, et que—pour limiter le pouvoir, il ne faut pas moins de force que pour l'*abolir*.

Quoiqu'il fût si prudent, (la commission d'enquête prend tout cela pour des tergiversations)—on le comprit : Il fit peur. Alexandre Mouravieff s'éloigna de la société. Les membres de "l'Alliance du bien-être" murmuraient. La société du Nord commençait à craindre l'ambition de Pestel. Il semble que Nikita Mouravieff, qui en était le chef,

et, après lui RILEIEFF partageaient cette opinion. PESTEL résolut alors de faire une convocation générale des sociétés du Nord et du Sud à Moscou. On se réunit.—On ne tomba d'accord sur rien. Certains membres se récrièrent contre la dictature de PESTEL dans la société du Sud, disant que le but de l'association était dépassé ; plusieurs envoyèrent leur démission par écrit. Alors les amis de PESTEL, d'accord avec les membres les plus énergiques, proposèrent la dissolution complète de "l'Alliance du bien-être". La proposition fut adoptée, et la dissolution prononcée par N. TOURGENEFF, qui présidait ce jour-là. C'était à Moscou, au mois de Février 1821.

Le Colonel ABRAMOFF, indigné, protesta seul contre la dissolution de "l'Alliance", disant énergiquement "que quand même tout le monde abandonnerait la société, elle ne serait pas dissoute pour cela, car elle existerait encore en lui, fût-il seul".—Mais il se trompait fort. Jamais des hommes comme PESTEL, JOUSCHNEFSKI, VON VIEZEN, N. MOURAVIEFF, BESTOUJEFF-RUMINE, n'eurent l'idée d'en finir avec l'association. Pour PESTEL, ce n'était qu'un moyen de se débarrasser des faibles et d'organiser une société, non seulement sans la participation des anciens membres, mais sans qu'ils en sussent rien. Reformée immédiatement, la nouvelle société nomma pour directeurs PESTEL, YOUSCHNEFSKI et N. MOURAVIEFF. Dès son origine elle prit un caractère décidé et révolutionnaire. En deux ans elle acquit une force

et une étendue si grandes, que, en 1823, nous voyons déjà quatre sociétés nouvelles organisées sous la direction de la société-mère qui était à Toultchine, chef-lieu de l'Etat-major de la seconde armée. PESTEL, affermi et puissant, ne "tergiverse" plus. Il va directement à son but, à la réorganisation complète et radicale du gouvernement, sur des bases non seulement républicaines mais socialistes (1).

Il ne s'agit plus maintenant de critiquer la Constitution Anglaise. PESTEL pose purement et simplement aux membres de la société cette question : "En cas de succès qu'y a-t-il à faire de la famille impériale ?" Le bannissement, la prison, l'exil sont proposés. Après avoir écouté tout cela, "Il faut l'exterminer !" dit PESTEL. —"Comment," s'écrient-ils tous, "c'est horrible !"—"Je le sais bien."—Les amis de PESTEL étaient ébranlés : — On alla aux voix. — La majorité fut pour PESTEL, majorité bien faible, six voix seulement.

Quelques mois après PESTEL réunit tous les chefs et leur proposa encore une fois la même question.—Tout le monde fut pour lui. C'est en conséquence de cette résolution que BESTOUJEFF demandait, en 1824, aux sociétés Polonaises, de mettre à mort, en cas d'éventualité, le Césarewitch Constantin.

Avant de parler des rapports de la société PESTEL avec les sociétés révolutionnaires de Varsovie, nous devons dire quelques mots de l'association du Nord.

(1) Voir l'ouvrage de Turgenieff sur la Russie.

L'association dissoute s'était reconstruite aussi à Pétersbourg, et avec beaucoup plus d'énergie. A la tête de cette société nous voyons d'abord le Prince Troubetskoi, puis N. Mouravieff et le Prince Obolenski. Un peu plus tard enfin elle est dirigée par l'homme le plus remarquable parmi ceux de Pétersbourg, le poète Rileieff. On s'était beaucoup rapproché des idées de la société du Sud : mais cette malheureuse pensée "que Pestel était plutôt un Bonaparte qu'un Washington" poursuivait les hommes du Nord et empêchait constamment, l'entente complète et l'unité d'action. Les jeunes enthousiastes ne comprenaient pas l'homme mûr. Causant un jour, avec Pestel, de la nécessité d'une dictature provisoire qu'on lui conférerait, Poggio ajouta : "Certainement cet état de choses ne durera que quelque mois."—"Comment," s'écria Pestel, "vous pensez à changer toute cette machine gouvernementale, à lui donner une autre base, à habituer les hommes à la nouvelle organisation, et cela en quelques mois ! — Il faut une dixaine d'années pour cela."—Pestel avait profondément raison. Que son ambition entrât ou non pour quelque chose dans ses opinions, cela est assez indifférent. Le fait grave est que Pestel comprenait la révolution bien autrement que ses amis de Pétersbourg. "Vous aurez beau proclamer la République," disait-il dans une séance, "ce ne sera qu'un changement de nom. Il faut toucher à la propriété territoriale. Il faut, de toute nécessité, donner la terre aux paysans : ce n'est qu'alors que la révolution sera accomplie."

Après sa constitution, la société du Sud entra en rapport avec les sociétés politiques de Varsovie. Bestoujeff-Rumine qui fut le premier à les découvrir, en fit part au directoire et reçut immédiatement mission et pleins pouvoirs pour entrer avec elles en relations. Les Polonais de leur côté, envoyèrent Krijanowski. L'alliance eut pour bases : la reconnaissance, par la société russe, de l'indépendance de la Pologne et des provinces qui n'étaient pas encore complètement russifiées, y compris la province de Belostok et une partie des gouvernements de Grodno, Wilna, Minsk, et Podolsk ; l'engagement, de la part de la Société Polonaise, de commencer l'insurrection en même temps que la seconde armée, et de s'emparer de la personne du Grand-Duc. Une autre condition était exigée par la Société Russe,—et faut-il dire que c'est Pestel qui l'avait dictée—c'était la proclamation de la République en Pologne.

Les Polonais ne voulaient pas se prononcer d'avance sur la forme du gouvernement ; ils ne voulaient pas non plus s'engager à tuer le Grand-Duc. Bestoujef-Roumine et S. Mouravieff, après de longues discussions, convinrent enfin avec les deux commissaires envoyés de Varsovie, Grodetzki et Carcoski, que les Polonais agiraient envers les membres de la famille impériale qui se trouveraient en Pologne de la même manière que la société Russe agirait envèrs ceux qui se trouveraient en Russie. Pestel alla lui-même, accompagné du Prince

Wolkonski à une seconde entrevue avec les commissaires Grodetzki et Yankoffski.

Vers le même temps la section de la société du Sud qui portait le nom de Wasilkoff, (de l'endroit où elle siégeait) découvrit une autre association fondée par un officier d'artillerie, Borisoff. L'idée dominante de cette société, qui, formée de Russes et de Polonais, portait le nom de *Slaves-unis*, était de travailler à la réunion du monde Slave en une "République fédérale" dans laquelle chaque peuple devait conserver sa souveraineté entière et ne s'unir aux autres que par un lien fédératif. Bestoujeff proposa à cette société de se réunir à la grande association, ce qu'elle fit. Les *Slaves-unis*, cela est remarquable et montre que, sous la direction de Pestel, on s'accordait sur tous les points, s'arrêtèrent aussi à l'idée de tuer l'empereur Alexandre, et ce n'est que quelque-temps après que S. Mouravieff les réunit définitivement.

III.

Le moment d'agir approchait. La société du Sud se ramifiant dans toute la seconde armée, et la société de Pétersbourg entourant le trône et gagnant du terrain dans l'aristocratie, les circonstances étaient propices. Pestel, qui sentait parfaitement la nécessité pressante de l'action, n'était pas content du doctrinarisme de Pétersbourg et du manque d'unité qui existait

entre les sociétés du Sud et celles du Nord. En 1824, il alla lui-même à Pétersbourg. Il exigeait la fusion des sociétés sous une même direction, et, après des long débats, on y consentit. Mais, d'un autre côté, on s'opposait beaucoup aux mesures violentes et décisives qu'il proposait.—Il y avait encore un parti qui tenait au régime constitutionnel, et ne voulait proclamer la République qu'en cas de refus de l'Empereur d'accepter la Charte. Dans ce cas on aurait exilé la famille impériale.

Pestel ne changeait pas d'avis. — "Nous voulons faire maison nette," disait-il ; et son plan était de se saisir, par un coup de main, de l'Empereur et de sa famille et d'en finir avec eux ; de s'emparer aussitôt du Sénat et du Synode, de les forcer à proclamer le nouveau gouvernement, et, dès que cela serait fait, de déclarer tous les fonctionnaires supérieurs, civils et militaires, démissionaires, et de les remplacer par les membres de la société.

Cependant Pestel dût quitter Pétersbourg sans avoir complètement réussi. Il proposa alors une réunion générale définitive pour le commencement de 1826. Mais il exigeait que si alors on tombait d'accord on procédât immédiatement à l'action.

La position était difficile. Les jeunes gens turbulents et exaltés des sections du Sud, nommément de celle de Wasilkoff, étaient à grand-peine contenus par l'autorité de Pestel, et lorsque, tout-à-coup, le gouvernement ôta, sans en dire la raison, le régiment de Saratoff à son

colonel SCHWEIKOWSKY —conspirateur ardent —l'insurrection fut près d'éclater.

D'un autre côté la société devenait trop grande, trop nombreuse pour rester longtemps secrète. PESTEL avait donc raison : l'urgence était évidente, et nous avons la pleine conviction que si depuis la fin de 1824, on n'eût pas perdu un temps précieux, l'insurrection aurait eu de grandes chances de réussir. Mais les deux dénonciations envoyées à Taganrog (suites naturelles de cette perte de temps) et la mort inattendue d'ALEXANDRE confondirent entièrement le plan de PESTEL.

Il faut du reste, se rappeler que du temps de l'Empereur ALEXANDRE, cette formidable police — création de NICOLAS — n'existait pas. On ne pensait à aucune attaque. Les palais, les forteresses étaient plutôt gardés par convenance militaire que sérieusement. Et d'un autre côté il ne faut pas oublier la position sociale des chefs de la conspiration. PESTEL demeurait au quartier général de l'armée de WITTGENSTEIN, avec qui il avait des rapports journaliers, étant son ancien aide-de-camp. En même temps il était colonel d'un régiment qui lui était dévoué, et parmi ses amis, partageant complètement ses vues, étaient le Général-Intendant de la seconde armée, YOUSCHNEFSKI, et deux Généraux actifs, VON VIESEN et le prince SERGE VOLKONSKI.

Dans la même société du Sud nous trouvons parmi les membres les plus énergiques, six colonels :

Artamon Mouravieff, du régiment des hussards d'Achtirsk.

Naryschkin, du régiment de Taroutino.

Schweikoffski, du régiment de Saratoff.

Abramoff, du régiment de Kasan.

Tiesenhausen, du régiment de Pultava.

Vranitzkoi, Colonel Quartier-maître, auxquels il faut ajouter Serge et Matthieu Mouravieff qui, tous les deux, étaient Lieutenants-Colonels.

Avec ces éléments, et ayant à leur disposition un grand nombre d'officiers, l'argent des régiments, et tous les secrets de l'Etat-major, de l'Intendance et de la Chancellerie du Maréchal, il ne leur était point impossible d'arrêter le prince Wittgenstein, le jour où le régiment de Wiatka serait de service, d'attendre l'Empereur Alexandre aux manœuvres et de se saisir de lui, d'arrêter les Généraux supérieurs, d'occuper immédiatement la forteresse de Bobruisk, pour avoir un point d'appui, et de s'entendre, de là, avec Varsovie et Pétersbourg.—C'est ce que voulait Pestel.

La société du Nord, de son côté, devait tenter un mouvement insurrectionel de la Garde. Elle comptait parmi ses membres des officiers très influents, notamment le prince Troubetzkoi, colonel du régiment Preobrajenski et attaché à l'Etat-major, Mitkoff, colonel du régiment de Finlande, Nicolas Mouravieff, capitaine de l'Etat-major, le prince Obolenski, Bestoujeff, et des hommes remarquables par

leur courage, comme LOUNINE, YACOUBOWITZ, BOULATOFF, &c.

Mais la force de la Société du Nord ne consistait pas exclusivement dans l'élément militaire. Partagée entre Moscou et Pétersbourg, cette société avait des membres dévoués ou des amis dans les diverses branches de l'administration centrale, dans la plus haute aristocratie et dans l'entourage de l'Empereur. Chaque pas du gouvernement était immédiatement connu par les conspirateurs. C'est ainsi que, dans le rapport de la commission d'enquête, nous voyons le Procureur du Sénat, KRASNOKOUTZKI, accourir, le 26 Décembre 1825, chez RILEIEFF pour le prévenir que les Sénateurs ont décidé de se réunir le 14, à 7 heures du matin, pour prêter serment à NICOLAS. Le chef de la chancelierie du prince GALIZINE à Moscou, SEMENOFF, était membre de la société, et un autre membre YAKOUBOWITZ était ami du comte MILORADOWITCH Gouverneur - Général de Pétersbourg.

A la veille du 26 Décembre, les conspirateurs furent chaque jour avertis des démarches de la famille impériale. Le jeune prince ODOEFFSKI, officier de la garde-à-cheval, les tenait au courant de tout ce qui se faisait et même se disait au Palais.

Leur influence sur l'opinion publique était considérable. Hommes civilisés, énergiques et purs—ce qui n'est pas trop commun en Russie—ils dominaient une partie de l'aristocratie, et, par la littérature qui leur appartenait,

toute la jeune génération. Les poëmes énergiques de RILEIEFF, les nouvelles de BESTOUJEFF, *l'Etoile Polaire* (1)—annuaire qu'ils rédigeaient ensemble, la *Mnémosine* — revue faite par KUCHELBECKER et le prince W. ODOEFFSKI, circulaient dans les universités, les lycées, et même dans les écoles militaires. RILEIEFF est peut-être le plus remarquable des membres de la société du Nord. C'est le Schiller de la conspiration, l'élément exalté, adolescent, poétique, l'élément Girondin dans la meilleure acception du mot. Son poëme de VOINANOWSKI (du temps de Mazeppa), ses légendes populaires, ont de grandes beautés. Sa poésie est pleine d'une résignation mélancolique. Pas de grandes espérances, mais un grand dévouement. Il va aux travaux forcés ou à la mort ; il le sait, mais il demande : "Où donc avez-vous vu qu'on ait conquis la liberté sans victimes ?" — "Je sais", dit le cosaque Naliwaiko au prêtre qui le confesse, "je sais ce qui m'attend, mais je bénis mon sort avec joie !" — Voilà RILEIEFF tout entier. Quoique le dictateur élu fût le prince TROUBETZKOI, c'était RILEIEFF qui, vers la fin de 1825, était le véritable chef de la société.

PESTEL réussit à convaincre la société du Nord qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et celle-ci se préparait à suivre la société du Sud, lorsque, coup sur coup, arrivèrent, comme autant de coups de tonnerre, ces nouvelles : —

(1) C'est sous l'égide de ce nom cher aux Russes que nous avons placé la Revue que nous publions à Londres.

Alexandre est mort.—La société du Sud est dénoncée.—Constantin refuse la couronne.—Nicolas ne l'accepte pas.

Pour donner une idée de ce temps d'anarchie au palais, d'aliénation mentale du gouvernement durant les premiers jours qui suivirent la mort de l'empereur Alexandre I, nous traduisons quelques lignes de la lettre que nous avons adressée à Alexandre II à propos de la publication du livre de M. Korff.

"C'était un accès de folie, un moment de délire, qui s'était emparé du pouvoir. Korff en parle avec détail, et en donnant un cachet caractéristique à cet évènement. En l'examinant avec des yeux *ordinaires*, en l'étudiant avec le plus grand soin, on n'y comprend absolument rien...

"Que signifie ce mystère profond de la part de l'Empereur Alexandre I qui, en rédigeant un acte d'une aussi, haute importance pour le public, que le remplacement du frère a né par son cadet dans la succession au trône, n'en parle à personne, à l'exception de deux ou trois amis, ne le fait connaître ni au Conseil d'Etat, ni aux Ministres, ni aux hommes qui entouraient son lit de mort à Taganrog ? — Que signifie cette longue suite de politesses de famille entre Constantin et Nicolas : "Je vous prie de passer le premier." — "Oh non, de grâce, je vous suis."

"L'impératrice Marie verse des larmes de désespoir ; le Grand-duc Michel va ventre à terre de Pétersbourg à Varsovie ; retourne ventre

à terre de Varsovie à Pétersbourg ; NICOLAS prête serment de fidélité à CONSTANTIN; CONSTANTIN jure fidélité à NICOLAS; tout le monde appelle à grands cris le Césarévitch à Pétersbourg, et le Césarévitch ne bouge pas de son palais de Lazenki. Le premier qui revint à la raison fut encore MICHEL, qui, s'étant arrêté à un relais entre Pétersbourg et Varsovie, y resta tranquille jusqu'à ce que les deux aînés eussent fini leur comédie.

"Cette manière despotique de faire ses dispositions, et de les tenir cachées, quand il s'agit d'une couronne, ne prouve-t-elle pas le plus profond mépris pour la nation. Les destins de tout un peuple sont considérés comme de simples affaires de famille, et l'habitude de traiter ses sujets comme des choses est tellement enracinée, qu'ALEXANDRE I lui-même, tout libéral qu'il fût, s'imaginait naïvement que la Russie était sa propriété :—"Après ma mort on ouvrira mon testament et on verra à qui je lègue mon bien."

"Les conjurés, déjà trahis dans le Midi et à Pétersbourg, n'avaient pas de meilleur parti à prendre que de profiter de cette confusion d'abdication, de cette alarme dans laquelle étaient ceux qui avaient prêté serment et ceux qui ne l'avaient pas prêté, de cet interrègne avec deux empereurs ?—Les troupes ne furent pas seules à perdre la tête dans cette occasion : le Général-Gouverneur de Moscou, sur un ordre du MILORADOVITCH, va, à la tête des Sénateurs, prêter serment à CONSTANTIN. Le métropolitain de

Moscou, de son côté, ne veut pas assister au serment, disant que ce sont des cornets, et qu'il a son secret à lui,—dans la grande cathédrale de l'Assomption.

"Du reste, l'essai insurrectionel du 14 Décembre n'était pas aussi insensé qu'on veut bien le représenter. Le livre de Korff le prouve mieux que toute autre explication. Les conjurés n'ont pas réussi, c'est tout ce qu'on peut dire; mais le succès n'était pas impossible. Que serait-il arrivé si les conjurés avaient rassemblé les soldats, non pas au matin du 14, mais à minuit, et si avec les forces dont ils disposaient, ils avaient entouré le Palais d'Hiver, où l'on ne se doutait de rien? Que serait-il arrivé, si, au lieu de se ranger en carré, les insurgés avaient attaqué les corps de garde du palais encore indécis et irrésolus? Fallût-il beaucoup de force à l'Impératrice Elizabeth I lors de son avènement au trône—à l'Impératrice Catherine II pour détrôner Pierre III?

"Il n'y a pas de gouvernement où l'on puisse changer plus facilement la personne du chef que dans un gouvernement de despotisme militaire, qui défend au peuple de se mêler des affaires du pays, qui interdit toute publicité. Cette machine sans voix, que l'on appelle *administration*, obéit avec le même zèle et le même dévouement servile à quiconque parvient à s'emparer du pouvoir."

IV.

Les détails de la journée du 26 sont assez connus. Nous n'en dirons que quelques mots.

Le 24, le Prince Troubetskoi était encore indécis. Mais Rileieff tira de sa poche une lettre adressée à Nicolas par un jeune officier (aujourd'hui Général Rostofzoff) aide de camp de l'Empereur et chef des écoles militaires, et, montrant cette lettre aux membres de la société qui étaient présents, il s'écria:—"Nous sommes perdus, vous le voyez; mais il vaut mieux périr les armes à la main."

Il avait parfaitement raison. L'effet moral produit par la journée du 26 Décembre a été prodigieux. Les canons de la place d'Isaac réveillèrent toute une génération. Jusqu'alors on ne croyait pas à la possibilité d'une insurrection politique allant, à main armée, attaquer, au milieu même de Pétersbourg, le géant du Czarisme impérial. On savait bien que, de temps en temps, on assassinait au Palais un Pierre ou un Paul, pour les remplacer par d'autres. Mais entre ces arcanes d'abattoir et une protestation solennelle contre le despotisme, protestation faite sur la place publique et scellée du sang et des souffrances de ces hommes héroïques, il n'y avait rien de commun. Du reste, ils ne comptaient pas beaucoup sur le succès; mais ils comprenaient la grande signification de leur acte. Le 25, un tout jeune

homme, poëte aussi, le prince ODOEFSKI disait avec enthousiasme, en embrassant ses amis :—"Nous allons à la mort... mais à quelle mort glorieuse !"

Certes, RILEIEFF avait bien le droit de se glorifier de cette journée ; aussi dit-il, quand il fut devant le tribunal :—"Je pouvais tout arrêter, j'ai au contraire poussé à l'action. Je suis le principal fauteur des événements du 26. Si quelqu'un a mérité la mort pour cette journée, c'est moi." Cette réponse sublime est traitée dans le rapport de la commission d'enquête d'*aveu de culpabilité.*

De grand matin, le 26, l'ordre fut donné de faire prêter aux troupes le serment de fidélité à NICOLAS. Une partie du régiment de la Garde, dit de Moscou, refusa d'obéir et suivit le prince Rostovski et M. Bestoujeff sur la place d'Isaac. Plusieurs compagnies d'autres régiments (Grenadiers de la Garde, Marine de la Garde, etc.) se réunirent à eux et refusèrent aussi de prêter serment. Les troupes insurgées se formèrent en carré.

Après quelques pourparlers et quelques tentatives infructueuses de la part du vieux métropolitain SERAPHIN, à qui les soldats dirent de s'éloigner en paix, et du pauvre général MILORADOVITCH, — brave soldat et le meilleur homme certainement de l'entourage de NICOLAS—qui tomba, blessé mortellement par une balle pendant qu'il haranguait les soldats, l'Empereur ordonna une charge de cavalerie. ORLOFF fit trois charges successivement repoussées avec

une fermeté inébranlable. NICOLAS alors, cédant aux conseils du Duc de Wurtemberg et des Généraux Toll et Suchosanet, fit avancer l'artillerie.

Deux traits racontés par le baron Korff doivent être mentionnés ici. Lorsque NICOLAS donna l'ordre de faire feu, et que Suchosanet le transmit à l'officier, l'officier le répéta, mais le coup ne partit pas. Tout ébahi l'officier se jeta sur le canonnier en criant :—" N'as-tu donc pas entendu?—J'ai entendu... mais... ce sont nos frères!—"Eh ! quand même je t'ordonnerais de tirer sur moi-même, oserais-tu ne pas obéir ?" Le coup partit portant la mort dans les rangs du carré. Il est dommage seulement que Korff n'ajoute rien sur le sort du canonnier. Voici le second fait. Lorsque les soldats insurgés virent les canons pointés sur eux, ils forcèrent la masse du peuple à s'éloigner, en disant :—" Allez vous-en, allez vous-en ; cela devient dangereux : nous ne voulons pas qu'on vous tue pour nous ! "

La mitraille, force majeure, rendit toute résistance impossible. A dix heures du soir NICOLAS fut vainqueur, et de cette heure commença pour la Russie la sombre époque de son règne, règne inauguré par des gibets, et qui s'avance, nageant dans le sang et les larmes de la Pologne et du Caucase, accompagné, pendant les trente années de son existence, de l'unique allié fidèle de NICOLAS, le Choléra.

Lorsque RILEIEFF descendit avec ses amis sur la place publique, PESTEL était déjà ar-

rêté. ALEXANDRE I, lorsqu'il avait reçu les premières dénonciations à Taganrog, n'avait rien fait. Il était déjà malade, lorsque d'autres détails et informations arrivèrent par le Général de Witt. Mais les Généraux Diebitch, allemand-prussien, et Tcherncheff, connu pour avoir volé un plan stratégique à Napoléon, prirent sur eux de faire arrêter PESTEL et quelques autres chefs de la conspiration.

Les officiers appartenant à la société des *Slaves unis*, ayant appris cette terrible nouvelle, soulevèrent quelques compagnies de soldats et allerent, à main armée, ouvrir la prison. Ils la forcèrent en effet et mirent en liberté les deux MOURAVIEFF et quelques autres. Mais malheureusement PESTEL n'y était plus. SERGE MOURAVIEFF et BESTOUJEFF ROUMINE se mirent alors à la tête de ces soldats et tentèrent un coup désespéré. Ils s'emparèrent, avec l'aide d'une partie du régiment de Tchernigoff de la ville de Vasilkoff, et allaient soulever les soldats des régiments amis, lorsque près de Belaja Tzerkoff, ils rencontrèrent la division du Général Gcismar. Uue bataille s'engagea. SERGE MOURAVIEFF, qui était en avant, tomba un des premiers grièvement blessé par la mitraille, et sans connaissance. Quand il revint à lui, il était, ainsi que ses amis, au pouvoir du gouvernement.

Ici finit l'histoire de la conspiration et commence le triste récit, le *Carmen horrendum* de l'enquête. Il y a quelque chose de hideux, de repoussant dans le spectacle lugubre d'une

réunion de vieillards blanchis dans le servilisme et l'intrigue, s'acharnant, pour plaire à un jeune homme qui était plus froidement cruel qu'eux tous, contre ces hommes purs et dévoués.

Pour ne pas se tromper, la *haute Cour* improvisée, condamna *à mort* tout le monde, et cela illégalement,— la peine de mort ayant été abolie en Russie du temps de l'Impératrice Elisabeth, et n'ayant jamais été rétablie.

Ayant une marge si entière pour sa clémence, NICOLAS en fit périr cinq : PESTEL, RILEIEFF, BESTOUJEFF-RUMINE, SERGE MOURAVIEFF et KACHOFSKI (1). Pour ajouter à la mort l'infamie, il remplaça la hâche par la *corde.* Ce tyran stupide ne comprit pas que c'est ainsi qu'on fait d'un gibet une croix devant laquelle s'agenouillent des générations.

Les amis de ces hommes—l'élite de tout ce qu'il y avait de civilisé, de véritablement noble en Russie—allèrent enchaînés aux travaux-forcés, dans un coin presqu'inhabité de la Sibérie.

La température intellectuelle de la Russie baissa...et pour long-temps.

V.

Avant de terminer notre esquisse, nous vou-

(1) KACHOFSKI avait tiré le coup de pistolet qui tua MILORADVOITCH. C'était un homme sombre et très déterminé. Il était mécontent de ses confrères, et, pour l'apaiser, on lui avait offert la mission de tuer NICOLAS. Il s'en était chargé avec enthousiasme.

(Commission d'Enquête.)

drions encore une fois résumer la philosophie historique de cet événement.

Pierre I, détachant une partie de la nation et l'entraînant dans les voies de la civilisation Européenne, forma, avec son aide, un état aux formes occidentales. Cette partie de la nation —le *status in statu*—la noblesse, était alors en Russie le seul peuple *actif*, gouvernant avec le gouvernement et profitant des avantages de la nouvelle organisation.

La civilisation européenne—nécessaire pour la réforme de la vieille Russie—réveilla dans la classe noble un mouvement intellectuel qui devait bientôt se trouver en hostilité avec l'absolutisme. Soudés pour un temps par la guerre, les deux éléments, après 1815, se virent face à face. Nous avons vu avec quelle vitesse les deux grandes sociétés politiques se répandirent au Sud et au Nord. La *Russie active* prouva sa majorité politique. Sortant de l'école occidentale, elle en portait l'empreinte, et on peut retrouver dans la littérature, et mieux encore dans les débats de la société de Pestel avec la société du Nord, toutes les nuances du libéralisme du temps de la Restauration, telles qu'elles se formulaient par les Riégo et les Mina, par les Carbonari et le Tugendbund, par Benjamin Constant et la tradition révolutionnaire de 92. Mais deux éléments étaient bien faiblement représentés dans la conspiration : c'était l'*élément russe* et l'*élément social*. L'un paraissait oublié ; l'autre n'était pas encore connu.

Tous les conspirateurs voulaient ardemment

l'affranchissement des paysans; mais nous ne voyons que Pestel qui cherchât à baser la révolution *sur le peuple et sur l'élément économique*, et—voici la conséquence.

Au jour de l'insurrection, sur la place d'Isaac et au centre de la seconde armée, ce qui manqua aux conjurés, ce fut le *peuple*. Leur libéralisme était trop exotique pour être populaire.

Loin de nous toute idée de reproche. C'était la conséquence logique d'une civilisation importée dans une classe seulement, et de l'éloignement dans lequel la Russie civilisée se tenait de la Russie du peuple.

Le 26 Décembre 1825 est le dernier résultat de la réforme de Pierre I, résultat plein d'espérance et qui montre par Pestel,—la vedette la plus avancée—quel chemin il faudra prendre.

Depuis ce jour, nous avons immensément souffert, dans ce sombre tunnel du règne de Nicolas; mais nous avons beaucoup appris.

Détenus dans notre *empire de correction*, le baillon dans la bouche, foulés par les bottes fortes d'un caporal implacable et borné, le carcan au cou, le bâton sur le dos, nous avons eu tout le temps de voir et de penser. De grands événements passaient et repassaient devant le soupirail de notre prison.—La révolution de 1830, et son escamotage par le duc d'Orléans—l'insurrection de Pologne, étouffée, trahie par tous.—Et quoi encore ?—la Sibérie—le knout;—le knout—la Sibérie.—Dix-huit ans du *règne de l'or-*

dre. On était sans espérance. Les forces s'en allaient et les cheveux blancs venaient. On se résignait au repos. Tout-à-coup... on est réveillé en sursaut ; on entend battre la générale ; une commotion galvanique traverse l'Europe. C'étaient des moments de lucidité dans le délire... les croyances se réveillent ; les paralysés marchent ; et nous regardons avec une sympathie frénétique sur l'Occident. Mais l'action galvanique passe ; les muscles se détendent :—Cavaignac,—Bonaparte.—" La Hongrie est aux pieds de votre Majesté."—L'Immaculée Conception est prouvée.—Censure.—Concordat.—L'ordre de Varsovie devient l'ordre œcuménique en Europe. Toutes nos espérances sont écrasées encore une fois!

Les derniers, les meilleurs de ceux qui restaient, tombent d'exhaustion dans cette lutte inégale. Belinski d'abord... puis Granoffski.

Ce qui frappe aujourd'hui les yeux—et cela est vraiment très remarquable—c'est le changement de direction qui s'est fait tacitement dans les esprits, pendant la seconde partie du règne de Nicolas. A notre réveil, nous nous trouvons grandis. Ce n'est pas pour rien que nous avons passé par tous les malheurs chez nous, et que nous avons assisté à tous les malheurs de l'Europe.

Deux pensées commencent à se faire jour et gagnent du terrain. La première, c'est le désir de s'émanciper de la tutelle morale de l'Europe, de s'assimiler sa science sans imiter son

histoire. La seconde, c'est de prendre pour base de ce développement nouveau la vie populaire, d'abattre le mur qui divise les deux Russies, et tout cela par une révolution *économique*.

C'est le testament de Pestel que la jeune Russie exécute maintenant !

Iscander,

Rédacteur de "l'Etoile Polaire."

—

LE PREMIER PAS

VERS

L'ÉMANCIPATION

DES PAYSANS SERFS EN RUSSIE.

Par une ordonnance en date du 2 décembre de cette année, Alexandre II vient d'autoriser les membres de la noblesse des Gouvernements de Wilna, Kowno et Grodno à élire des comités pour mettre à exécution le projet d'émancipation de leurs paysans. En remerciant la noblesse de ces trois gouvernements de l'empressement avec lequel elle a suivi les intentions par lui indiquées, l'Empereur ordonne au ministre de l'Intérieur de communiquer sa lettre et les réglements qui l'accompagnent, à tous les Préfets et Maréchaux de la noblesse russe,— "afin que si les nobles de quelque autre province avaient les mêmes intentions, ils pussent s'y conformer."

Il y a près de dix ans que nous avons commencé diverses publications sur la Russie, et nous n'avons jamais cessé de répéter ces trois

choses : 1° Que le despotisme rétrograde, tel qu'il existait sous Nicolas, n'est ni aussi stable ni aussi puissant qu'on se l'imagine, qu'il a fait son temps, et qu'il ne se soutenait en dernier lieu que par la force matérielle et la réaction Européenne. 2° Que la Russie entre dans une nouvelle phase historique, qui n'aura ni le caractère agressif de la période de Pierre I, ni le caractère contre-révolutionnaire qui a signalé le triste règne de Nicolas; que le grand problême dont la solution s'impose à la Russie, c'est le développement des éléments nationaux par l'assimilation organique de la science sociale élaborée par l'Occident. 3° Que le commencement *officiel*, inévitable, nécessaire de la nouvelle période—doit être l'affranchissement des paysans serfs, *avec la concession de la terre* qu'ils cultivent—non aux *individus* mais aux *communes*.

En 1850, — lorsqu'on ne croyait pas à la durée de la réaction en Europe— on se moquait un peu de ces thèses. Du temps de la guerre que Bonaparte faisait avec l'Angleterre—pour la liberté et la civilisation—on nous jetait la boue. Peut-être maintenant—tandis que l'Angleterre continue l'affranchissement de l'Inde et que Napoléon " couronne tranquillement son œuvre par la liberté;" tandis que l'Allemagne Catholique jouit sans restriction du concordat, et l'Allemagne protestante du droit au silence— on peut hasarder quelques mots.

Le lendemain même de la mort de Nicolas la débâcle a commencé. Le gouvernement s'est vu —*nolens, volens*, entraîné par le torrent. La

littérature—la première à se réveiller—a vigoureusement commencé la grande instruction du procès de l'administration vénale et corrompue. Tout le monde s'est mis à parler de réformes. Le mécontentement, du reste, était général. L'incapacité gouvernementale de Nicolas, la stérilité de ses fatigues, l'inutilité de ses cruautés avaient été trop évidentes pendant la guerre de Crimée : l'opinion publique a prononcé un verdict unanime sur la tombe du sergent couronné.

Pourtant dans la variété des projets et des aspirations, deux idées se détachaient, dominant tout le mouvement, — l'idée de la *Publicité*, celle de l'*Emancipation des Paysans*.

On parlait des bonnes velléités du nouveau Czar. Il y avait en effet une amélioration négative; on ne persécutait plus our un article de journal, pour une parole hardie, — mais il n'y avait encore aucun fait positif, franc, sur lequel on pût s'appuyer et baser quelque chose de plus qu'une vague espérance.

Aujourd'hui ce pas est fait : c'est la circulaire du 2 décembre. Cette journée néfaste dans les annales européennes aura un autre sens dans les souvenirs du peuple russe.

Car, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est ni de l'émancipation des paysans des trois provinces occidentales, ni du mode de cette émancipation spéciale qu'il s'agit; — *c'est de l'émancipation générale*. La circulaire du ministre n'est pas un conseil seulement, ou une allusion à la volonté du maître; c'est bien plus: — c'est un

avertissement que le temps presse et que *toute la responsabilité* du délai et des malheurs qui pourraient suivre retombera sur la noblesse. L'Empereur se prononce évidemment pour l'émancipation; il remercie la noblesse des trois Gouvernements *d'avoir bien compris ses intentions*; il ordonne au ministre de communiquer la " *noble résolution* " de ce corps aux autres. —Est-ce clair ?

Or, a-t-on jamais pensé en Europe à ce que c'est que l'émancipation des paysans en Russie? —C'est la déclaration de majorité sociale de 22 millions d'individus qui étaient hors la loi; c'est le changement le plus complet de l'existence de—je répète le chiffre—22,000,000 de personnes.(*)

Les hommes jusqu'à ce jour *appartenaient* à la terre qu'ils cultivent. Pour ne pas avoir de prolétariat des champs, on rattacha de plus en plus, depuis le commencement du XVIIme siècle, les hommes à la terre; on en fait des usufruitiers galériens et cela—par droit de naissance, c'est-à-dire involontairement, fatalement. Maintenant,—et c'est là ce qui est grave—en déta-

(*) Il ne faut pas oublier qu'avec l'abolition du servage, la classe monstrueuse et tout-à-fait extralégale des domestiques serfs devient impossible. Les serfs devant être inscrits dans une Commune quelconque, leur servage cesse avec le servage de la Commune. Au reste, l'Ordon. du 2 Déc. dit clairement que le seigneur n'a pas le droit de détourner un homme de l'agriculture, de l'éloigner du village ou de lui demander l'accomplissement d'une servitude, s'il n'a pas de terre.

chant l'homme de la terre, en lui rendant la locomotion, l'émancipation ne détache pas du tout la terre de l'homme: l'usufruitier-galérien ne devient pas prolétaire indépendant; il devient, *s'il le veut*, co-propriétaire, par l'intermédiaire de la Commune. Le prolétariat es optatif pour le paysan. La Commune ne perd point le droit à l'usufruit de la terre qu'elle cultivait; — elle ne peut donc évidemment refuser à un sien membre son lot de terre. Jusqu'à présent le membre de la Commune ne pouvait non plus refuser le travail et toutes les charges et servitudes qui pesaient sur la Commune, en outre il n'avait pas *le droit* de la quitter — il l'aura maintenant; et même dans ce dernier cas l'usufruit de la terre restera à la Commune, et ne retournera pas au seigneur.

Laisser la terre à la Commune, en donnant à l'individu le droit de l'abandonner, à ses risques et périls, et en laissant à la Commune le droit d'adoption—tel est le principe fondamental, le seul national sur lequel on puisse baser l'émancipation en Russie. Ce principe est reconnu, quoique d'une manière très embrouillée par l'ordonnance du 2 décembre. Après avoir fait une distinction scolastique,—en disant que la terre appartient au seigneur, et l'usufruit à la Commune—l'ordonnance *oblige* le seigneur à céder aux paysans l'usufruit de la terre cultivée par la Commune, moyennant une rente fixée avec le consentement du gouvernement. En outre, il est dit que l'usufruit de la maison, la cour, le jardin potager appartiennent à la famille considérée individuellement.

Nous voyons là une reconnaissance gauchement exprimée du principe. Au reste l'ordonnance du 2 décembre n'est pas du tout une norme, par cette raison toute simple qu'elle ne s'adresse qu'à trois provinces polonaises, où les conditions de la vie agricole ont subi de profonds changements. L'ordonnance — en disant " là où la Commune existe " — nous montre que dans ces contrées il y a des propriétés seigneuriales où la Commune est détruite.

En général les dispositions réglementaires ont été faites à la hâte et n'ont pas grande portée. La seule bonne chose c'est que le gouvernement a limité le temps des arrangements à 6 mois, après quoi il interviendra. La composition des comités eux-mêmes est très vicieuse.

Le paysan sera représenté par des employés de l'état, tandis que la noblesse sera représentée par ses députés élus. Mais a-t-on oublié que tous les employés sont nobles ou anoblis?

Nous répétons donc que pour le moment la grande affaire n'est pas dans les détails qui peuvent et doivent varier; elle n'est pas dans le bégayement timide et peu franc du gouvernement; elle est dans l'aveu, dans l'initiative;—elle est dans la parole prononcée.

Oui, c'est le commencement du remords, le commencement de la réhabilitation de la Russie opprimée; c'est l'aube d'une journée où un grand lit de justice sera tenu; c'est l'entrée de la Russie dans sa nouvelle phase, phase que nous avons prédite depuis notre jeunesse.

L'homme des champs, trahi, vendu, trompé' lutta un siècle entier—le XVIIme—versa sa sueur, versa son sang, et tomba enfin, meurtri et garotté, au pouvoir d'une soldatesque féroce, d'une bureaucratie ignoble, qui travaillaient — avec l'Empereur—pour le compte de la noblesse. Cette lutte tragique est passée inaperçue, non comprise par l'Occident calomniée à l'intérieur. On a jusqu'à présent représenté un Stenko Razine, un Pougatcheff, comme des brigands de grande route.(*)

Enfin il était anéanti—cet Abel des champs. Le régime impérial n'avait pour lui que des coups. Pour les autres, au milieu d'un despotisme effrené, insolent, brutal, il y avait une civilisation emprutée, le pouvoir, la gloire, des titres, des richesses. Pour le paysan, rien de tout cela: un travail ingrat, la misère, la honte, les verges. La seule participation à l'histoire

(*) Au commeneement du XVIIme siècle, les paysans perdirent de plus en plus le droit de quitter leurs communes. Ils devinrent des *glæbe adscripti*, "attachés à la terre". Les seigneurs s'emparèrent de plus en plus des droits souverains, le mécontentement du peuple se manifesta aveć énergie pendant l'interrègne. Les faux *Démétrius*, ainsi que d'autres avanturiers, enrôlaient avec la plus grande facilité des milliers de paysans et de Cosaques. Après l'élection des ROMANOFF, en 1612, le pays ne se calma pas du tout. Les villes étaient soumises, il est vrai, mais les paysans et les Cosaques étaient, dans les provinces éloignées, en pleine insurrection. STENKO RAZINE—du temps du Czar Alexis, père de Pierre I, avait une armée de 100,000 hommes, et faisait, jusqu'à la mer Caspienne, la terreur du pays parcouru par le Wolga. La lutte

qu'on lui concédât, c'était le sang qu'il était forcé de verser dans tous les carnages qu'inventaient la soif des conquêtes et l'ambition des gouvernants.

Chose étrange ! les grands acteurs de ce drame historique, qui se déroulait à Pétersbourg, avaient quelquefois leur poésie, leur largeur d'idées, des vues non seulement politiques mais humaines; tout cela dans le cercle restreint de la noblesse. Pour le paysan ces grands acteurs ne furent que des tyrans féroces, sans entrailles: tels furent non seulement Pierre I, mais Catherine II.

Une lueur pâle, incertaine, quelque chose comme un remords, se fit voir chez Alexandre I; mais il n'en fit rien; et le milicien, le paysan qui prit les armes en 1812 , après la lutte héroïque avec l'étranger, retourna, avec ses cicatrices, à l'ignoble chaîne du servage.

fut acharnée, des milliers de paysans furent pendus. Le dernier effort, la dernière protestation du servage, eut lieu du temps même de l'impératrice Catherine II. Au commencement de son règne, POUGATCHEFF, Cosaque et dissident, souleva tous les Cosaques de l'Oural, s'empara d'Orenbourg, de Pensa, de Saratoff, de Simbirsk, de Casan. Jusqu'à Nijni, toute la Russie Orientale était sous sa domination. Il tint tête à deux armées, et fut enfin exécuté à Moscou, après avoir fait main basse sur des milliers de gentilshommes, employés, etc. Depuis POUGATCHEF, il n'y eut que des révoltes partielles de paysans. Les châtiments les plus féroces ont réussi à comprimer dans sa naissance tout mouvement. Cependant on voit, par les comptes-rendus du Ministre de l'Intérieur, qu'il y a, tous les ans, environ 75 seigneurs de tués par les paysans.

On veut nous faire accroire maintenant que Nicolas avait l'intention d'émanciper les paysans. Allons donc! Nicolas et émancipation ne vont pas ensemble.

L'ordonnance du 2 décembre 1857 est, depuis le 26 décembre 1825, le fait le plus grave de l'histoire russe.

—Mais attendons l'accomplissement de l'œuvre, et n'anticipons pas sur sa marche !

26 décembre 1857.

ISCANDER,

Rédacteur de l'*Etoile Polaire.*

P.S. Il pourra paraître étrange que le *Times* compte dans son article 12,000,000 de serfs, et que nous en comptions 22,000,000. Le fait est que le *Times*, ainsi que le gouvernement, compte seulement les *hommes*. Lorsqu'on dit, en Russie, cette Commune a deux cents âmes, cela veut dire 200 mâles inscrits sur ses registres.

Apparatus, and everything connected with literature, science, and the arts They have also established Agents in Paris, Vienna, St. Petersburg, Amsterdam, Berlin. Copenhagen, Leipzig, etc., and by dealing directly with these Agents, they are enabled to offer superior advantages both in buying and selling on the Continent.

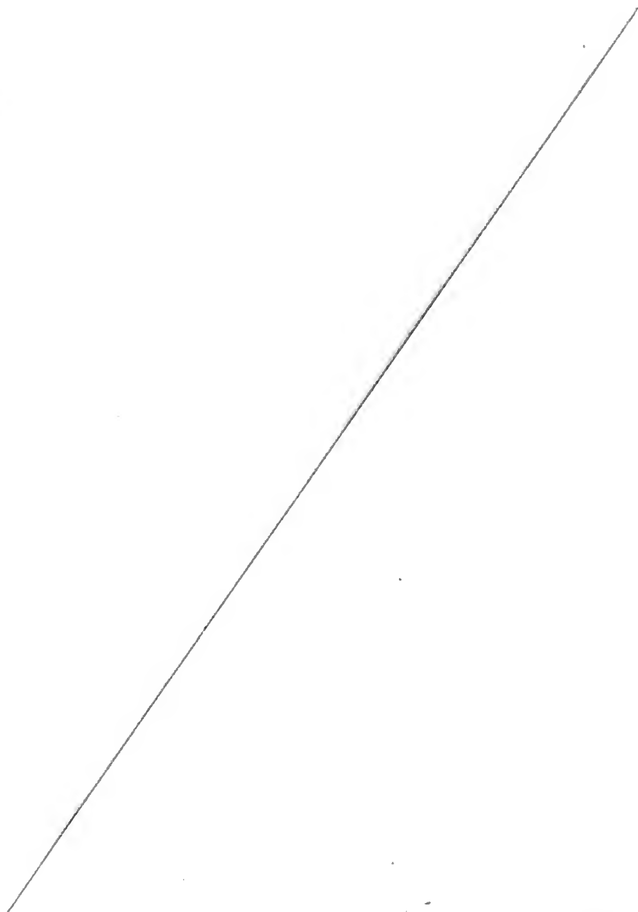
Orders can be forwarded through any Bookseller in the United States, the United Kingdom, and on the Continent of Europe.

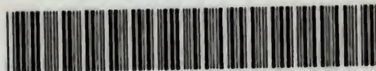
TRÜBNER & CO.,

American, Continental, and English Booksellers,

60, PATERNOSTER ROW, LONDON.

Imprimerie universelle, 178 et 179, High Holborn,
chez Zeno Swiętosławski.




3 0000 135 954 166